

Habiter l'espace montréalais: dynamique des flâneries géopoétiques

Living in the Montréal area: the dynamics of geopoetic strolls

Rachel Bouvet¹

Submetido em 2 e aprovado em 20 de novembro de 2017.

Résumé: Cet article propose de contribuer à la géopoétique urbaine en mettant en relation la littérature avec la géographie, qui s'est inspirée des propos de Heidegger pour repenser la question de l'habiter (Berque, Biase et Bonnin; Roux). Dans le champ transdisciplinaire que constitue la géopoétique, il complète les questionnements amorcés auparavant au sujet de la fabrique de la ville (architecture, urbanisme), de sa représentation chez certains poètes, et de certaines pratiques singulières comme la flânerie ou les expérimentations artistiques (Amar, Bouvet & Loubes). Il présente dans un premier temps une conception dynamique de l'habiter, incluant la mobilité (Amar, Stock) comme dimension intrinsèque de la relation de l'être au monde (Lazzarotti). Dans un deuxième temps, la dynamique des flâneries organisées par *La Traversée* (Atelier de géopoétique) dans l'espace montréalais et présentées sur des blogs est analysée en fonction de la tension entre le lieu (orienté, désigné, assigné), le territoire (traversé) et le monde (synthèse des lieux et territoires). Dans un troisième temps, la notion de *signature géographique* (Lazzarotti) sert à observer comment la marche à travers la ville crée un réseau dynamique dans l'espace géographique et de quelle manière elle y ajoute des espaces à habiter autant par l'écriture (Carpentier) que par la lecture.

Mots-clés: géopoétique urbaine; habiter; dynamique des flâneries; littérature et géographie; signature géographique.

Abstract: The aim of this article is to contribute to urban geopoetics by putting together literature and geography, which was inspired by Heidegger's words in order to rethink the notion of dwelling (Berque, Biase et Bonnin; Roux). In the transdisciplinary field that is geopoetics, this article extends the initiated reflection about construction of the city (architecture, urban planning), its image among some poets, as well as singular practices such as walking (*flânerie*) or artistic experiments (Amar, Bouvet & Loubes). Firstly, it presents a dynamic conception of dwelling, including mobility (Amar, Stock) as an intrinsic dimension of being-in-the-world (Lazzarotti). Secondly, the dynamics of walking - as organised by *La Traversée* (geopoetics workshop) in Montreal's area, and as presented on blogs - is analysed in relation to the tension between the location (oriented, designated, assigned), the territory (crossed) and the world (joining locations and territories). Thirdly, the notion of *geographic signature* (Lazzarotti) is used to observe how walking across the city creates a dynamic network in the geographic space, and how it adds inhabitable spaces by writing (Carpentier) as much as by reading.

Keywords: urban geopoetics; dwelling; walking dynamics; literature and geography; geographic signature.

La géopoétique est un champ de recherche ouvert à différentes disciplines. Une première réflexion collective sur l'espace urbain a été amorcée dans l'ouvrage *Ville et géopoétique*, faisant suite à un colloque tenu à Paris en 2014, ouvrage dans lequel le questionnement porte sur la fabrique de la ville, sa représentation chez certains poètes, sur la pratique de la flânerie et les expérimentations artistiques. Autrement dit, les perspectives disciplinaires principales sont l'architecture, l'urbanisme, la littérature et les arts. J'aimerais poursuivre dans cette voie en faisant intervenir un autre point de vue, celui de la géographie, qui s'est inspirée – comme beaucoup – des propos de Heidegger pour repenser la question de l'habiter. Dans un premier temps, je présenterai une conception dynamique de l'habiter, qui ne renvoie pas à une fixation dans l'espace géographique, mais qui considère la mobilité comme dimension intrinsèque de la relation de l'être au monde. Dans un deuxième temps, j'étudierai la dynamique des flâneries organisées et publiées par l'Atelier de géopoétique *La Traversée*, du moins celles qui se sont déroulées dans l'espace montréalais. Enfin, dans un troisième temps, j'utiliserai la notion de *signature géographique* mise au point par Olivier Lazzarotti pour étudier le réseau dynamique créé par la marche à travers la ville, un mouvement qui ajoute à sa manière des espaces à habiter autant par l'écriture que par la lecture.

Une conception dynamique de l'habiter

Dans son livre *Habiter, la condition géographique*, Olivier Lazzarotti propose de revisiter notre manière de penser la question de l'habiter. Pendant longtemps, celle-ci a été associée au lieu. Il suffit de jeter un œil aux définitions du dictionnaire, autant les anciennes définitions – comme celle du dictionnaire de l'Académie (1694): «Faire sa demeure, faire son séjour en quelque lieu. Habiter un lieu», – que les définitions actuelles, dont la première acception se présente comme suit: «Occuper habituellement un lieu²». Comme l'a expliqué Heidegger dans des propos devenus célèbres, on a tendance à réduire la question de l'habiter à celle de l'habitation³. Cela dit, ses réflexions philosophiques, pour aussi intéressantes qu'elles puissent être, restent difficiles à appliquer à des situations concrètes. Comme le disait si bien Hölderlin, «l'homme habite en poète sur cette terre», soit, mais de quelle manière? Doit-on être poète pour être à même d'habiter véritablement la Terre?

Si le lieu forme l'une des bases de l'habiter, il est impossible de s'en tenir à cette seule composante, surtout actuellement, en ce début du XXI^e siècle, où les déplacements se multiplient à vive allure, où tout le monde sillonne la planète, où les villes sont arpentées par des immigrants, des réfugiés, des voyageurs, des touristes, des citoyens du monde, des flâneurs, etc. Autant de figures de la mobilité qu'il importe d'intégrer dans une réflexion plus générale sur la dynamique urbaine. Plusieurs chercheurs ont déjà initié ce type de réflexions: Georges-Hubert de Radkowski, dont les textes écrits dans les années soixante ont été publiés en volume en 2002 sous le titre *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*⁴; Georges Amar dans le domaine de l'urbanisme, avec notamment son essai *Homo mobilis. Le nouvel âge de la mobilité*⁵; Augustin Berque, Alessia de Biase et Philippe Bonin qui ont dirigé l'ouvrage collectif *L'habiter dans sa poétique première*⁶, dans lequel la perspective principale est celle de la philosophie, même si d'autres perspectives sont également convoquées; le *Dictionnaire des mobilités culturelles* dirigé par Zila Bernd⁷. En géographie, Michel Roux propose d'*Inventer un nouvel art d'habiter* en procédant au «ré-enchantement de l'espace»⁸. Quant à Mathis Stock, il suggère d'élargir l'habiter à l'ensemble des pratiques spatiales:

L'ensemble des pratiques qu'un individu associe à des lieux définit un mode d'habiter. Ensuite, les êtres humains n'habitent pas seulement un lieu de domicile, ou plus précisément: n'habitent pas seulement lorsqu'ils résident; n'importe quelle *pratique des lieux* contribue à l'habiter. [...] L'un des ressorts réside dans les compétences géographiques des individus, tournées vers un savoir-faire avec les lieux.¹⁰

En posant l'hypothèse d'un « habitus mobilitaire », il s'intéresse particulièrement aux phénomènes de l'immigration et du tourisme, ce qui l'amène à envisager un mode d'habiter fondé non pas sur un lieu, mais sur la capacité de l'être humain à recomposer les lieux d'ancrage et les lieux de l'ailleurs:

[...] la mobilité géographique accrue a pour conséquence la pratique d'un grand nombre de lieux, tous susceptibles de constituer un référent géographique pour la vie des individus. La focalisation sur un seul lieu par les représentations n'est donc pas une manière adéquate pour prendre en compte les multiples rapports aux lieux. D'où la nécessité d'ouvrir le questionnement sur les pratiques des lieux qui permette de prendre en compte plusieurs lieux, non seulement un seul.

C'est aussi ce que propose Olivier Lazzarotti, en systématisant toutefois la réflexion sur l'habiter afin d'inclure d'autres modes. Il propose d'abord d'envisager l'habiter comme une dynamique. Le mode de l'infinitif (habiter), assez rare pour un substantif en français, signale d'ailleurs l'idée verbale elle-même, un processus et non pas un état :

Car l'habiter n'est pas un état, une réalité figée une fois pour toutes ou un donné déterminé et invariant, mais bien un processus, une dynamique, un mouvement dont les permanences et les changements sont l'un des enjeux mêmes de l'existence des hommes.

Trois composantes sont ainsi identifiées dans la dynamique de l'habiter : la composante locale, la composante territoriale et la composante mondiale.

Un lieu peut être défini par sa forme, son contenu, son organisation et par les qualités dont il est doté. Il est à la fois *orienté* grâce à des coordonnées spatiales (par exemple, Montréal est située au 45° degré de latitude Nord et au 73° degré de longitude ouest); désigné, grâce à un toponyme (le nom désigne une certaine qualité, en l'occurrence ici, la langue française, l'existence d'un mont, la royauté), et *assigné*, puisqu'il occupe une place particulière dans le monde: Montréal fait partie du Québec, elle a été construite au bord du Saint-Laurent, qui a longtemps été la voie de communication principale avec le reste du monde, etc. Si le lieu peut être conçu comme un ensemble de discours, il constitue aussi un espace dans lequel habiter, c'est co-habiter, ce qui implique un savoir-vivre ensemble:

Les lieux ne se définissent pas par un savoir unique. Il y a des différences qui sont à la fois horizontales, selon les « quartiers », etc. et verticales, selon les habitants eux-mêmes. Ces différences se croisent et produisent les multiples savoirs locaux. Mais, si tous les habitants d'un lieu n'en ont pas le même savoir, tous, en revanche, se retrouvent dans un savoir collectif qui fait leur lien à travers le lieu. Dès lors, les hommes qui mobilisent ces savoirs ne font pas qu'habiter tel ou tel lieu. Ils y *cohabitent*.¹²

Bien entendu, la taille du lieu peut varier: il peut s'agir d'une ville, comme dans le cas de Montréal, ou encore d'un quartier, d'une rue, d'un parc, d'une maison, d'un appartement, etc. Le rapport entre l'individu et le lieu prend la forme de *l'emplacement*: le sujet se ménage une place dans le monde, il s'approprie un lieu qu'il considère comme

«le sien», il s'identifie à un certain emplacement. Dans tous les cas, le lieu se caractérise par son immobilité, à l'inverse du territoire, qui, lui, se définit par la mobilité.

Le territoire se forme au gré des déplacements des individus, des parcours qui vont d'un lieu à un autre lieu, d'un lieu d'ancrage à un lieu de l'ailleurs, pour reprendre la distinction proposée par Stock, ou encore des errances à travers l'espace; entièrement soumis au mouvement, toujours fluctuant, le territoire ne peut être que traversé. En ce sens, le lieu et le territoire n'entretiennent pas une relation d'opposition, mais de complémentarité. C'est l'interaction, la relation dynamique qui s'établit entre les deux qui crée l'espace habité: «L'espace habité n'est pas fait de lieux, qui affirment une singularité, ou de territoires, qui travaillent à leurs liaisons. Car vivre, c'est s'inscrire à la fois et de manière nécessaire dans la dimension locale et territoriale de l'espace habité.¹³»

La troisième composante, le monde, fait la synthèse des lieux et des territoires tout en élargissant la perspective pour dépasser les horizons. La notion d'horizon a joué comme on le sait un rôle important en philosophie, mais aussi dans la réflexion sur le paysage. Je retiendrai pour ma part cette définition que propose le géographe Eric Dardel dans son ouvrage sur *L'homme et la terre*:

Le paysage [...] n'est vraiment géographique que par ses prolongements, que par l'arrière-plan réel ou imaginaire que l'espace ouvre au-delà du regard. [...] Le paysage est une échappée vers toute la Terre, une fenêtre sur des possibilités illimitées : un horizon. Non une ligne fixe, mais un mouvement, un élan.¹⁴

C'est la tension entre l'ici et l'ailleurs, entre le point où se situe le sujet et ce qui échappe à son regard, qui caractérise l'horizon. C'est une ligne de fuite qui apparaît en creux et qui propulse l'être vers des zones présentant un degré élevé d'altérité. Tout lieu possède des bornes, tout territoire arpenté comprend lui aussi des limites, des frontières qui ont cette particularité d'être duelles. La frontière, comme l'horizon, c'est à la fois ce qui sépare et ce qui unit, ce qui ferme et ce qui ouvre:

L'horizon en tant que ligne qui ferme est donc aussi la ligne qui ouvre ou, plus exactement, l'invitation permanente et ininterrompue faite à l'homme de dépasser ces limites qui sont aussi les siennes, celles de ses territoires pour se situer, résolument, dans une perspective mondiale.¹⁵

Selon le degré d'altérité en jeu, on distinguera l'horizon d'exploration et l'horizon d'altérité. Le premier, l'horizon d'exploration, suggère le saut vers l'inconnu et renvoie à ce que l'on pourrait appeler l'altérité radicale :

Une première situation est de franchir un horizon au-delà duquel ceux qui le franchissent ne savent 'rien', si cela se peut, des lieux où ils se rendent. Du point de vue de ces habitants, le différentiel est à son comble et son épreuve la première. On proposera de le qualifier d' « horizon d'exploration»¹⁶

Le second type d'horizon, nommé « horizon d'altérité », ne sépare pas le connu de l'inconnu, mais plutôt le connu du méconnu, ce qui suppose un degré d'altérité moins grand:

[...] l'ancien horizon d'exploration perd cette qualité quand il devient celui dont la traversée peut se faire plus facilement, parce qu'elle relève non plus d'une exploration totale mais d'un savoir-faire : la maîtrise du différentiel ou la possibilité d'un apprentissage préalable est rendue possible par l'accumulation de connaissances, de part et d'autre. Nous lui réserverons le terme d' « horizon d'altérité ». Il n'est plus un saut dans l'inconnu, mais un saut dans le méconnu, ce qui est encore beaucoup.¹⁷

Autrement dit, le fait d'élargir son territoire en explorant des lieux méconnus a pour effet de transformer le rapport au monde. La dynamique de l'habiter engage le rapport à l'autre, même celui qui se trouve au-delà des frontières du connu. La dimension mondiale ne peut être écartée de l'équation selon laquelle *habiter, c'est cohabiter*¹⁸. Le fait d'habiter la Terre nous oblige à co-habiter avec l'ensemble des communautés qui la peuplent. Sur le plan individuel, on observe que la dynamique de l'habiter va de pair avec l'évolution personnelle tout au long de la vie, elle est en perpétuelle redéfinition : habiter, c'est « *se construire en construisant le monde*¹⁹ ». Toutes les frontières que nous traversons, tous les territoires que nous arpentons, tous les lieux que nous élisons comme étant les nôtres font de chacun d'entre nous un habitant singulier du monde.

La dynamique urbaine et la flânerie géopoétique

C'est en 2008 que l'activité « Au retour du flâneur » a été instituée à La Traversée, à l'initiative d'André Carpentier, en même temps qu'une autre nommée « Au retour du

grimpeur», proposée par Hélène Guy, deux déclinaisons de l'activité lancée quelque temps auparavant, en 2005 (soit un an après la création de l'Atelier de géopoétique), et qui s'intitulait «Au retour du voyageur»²⁰. Au départ il s'agissait d'expérimenter les modalités différentes du parcours que sont le voyage, la flânerie et l'escalade, et d'en rendre compte lors d'une soirée consacrée au partage des expériences. À la soirée de conférence-discussion formant le pivot de l'activité, se sont ajoutés ce que l'on pourrait appeler une «flânerie orientée» et un volet hypermédiatique, dans le but de stimuler les flâneries et de faciliter le passage de l'individuel au collectif et inversement.

Certes, il y avait eu des flâneries dans certains ateliers nomades dès 2006, comme celui des ruelles. Elles se faisaient par petits groupes d'une huitaine de personnes, avec un guide, un coureur de ruelles, dans des territoires délimités par deux quartiers différents pour chaque groupe²¹. Par la suite, la priorité a été donnée à la pratique solitaire. Ponctuellement, des flâneries par petits groupes sont encore organisées, souvent dans le but d'initier de nouvelles personnes à la pratique de la flânerie ou de faire découvrir aux gens un territoire qui ne leur est pas familier. Voici la définition que l'on trouve sur le site de La Traversée:

Est d'abord déterminé un espace-thème impliquant son unité de démarche et de contenu, un espace humain qui est annoncé à tous les participants inscrits à l'activité Le Retour du flâneur. Les participants ont environ six semaines pour fréquenter cet espace-thème sur le mode de la flânerie et pour produire des textes, des dessins, des photos, des captages sonores, des enregistrements vidéo, des cueillettes d'artefacts, etc. Ces éléments créateurs sont ensuite présentés sous forme de blogue, au fur et à mesure de la flânerie sous forme de notes de terrain, pour devenir à la fin de la période de flânerie un tout articulé. [...]. Au bout de six semaines, ces créations sont présentées, en tout ou en partie, lors d'une soirée-rencontre publique; certains participants offrent en effet des extraits de leur production.²²

En fait, les six semaines se sont révélées insuffisantes, ce qui fait qu'on est passés à trois mois. En 2014-2015, un atelier nomade portant sur le quartier Hochelaga, organisé par Bertrand Gervais et Benoit Bordeleau, a donné l'occasion d'essayer une autre formule: au lieu d'explorer un lieu durant 3 jours de manière intensive (ce qui avait été le cas pour les autres ateliers nomades), il a plutôt été suggéré d'étendre la période à une année

complète, d'ouvrir l'activité à un groupe de recherche-crédation auquel des étudiants de maîtrise et de doctorat étaient inscrits, d'utiliser un blogue pour recueillir les créations issues des flâneries, autrement dit de développer à son amplitude maximale les «Retours du flâneur²³». Pour toutes sortes de raisons qu'il serait trop long de mentionner ici, le volet numérique s'est lui aussi transformé: au départ, les échanges se faisaient dans un espace privé du site web de La Traversée, réservé aux membres inscrits à l'activité qui disposaient d'un code d'accès, et qui pouvaient téléverser leurs photos et leurs textes, découvrir les interventions des autres participants et y réagir en émettant des commentaires. Ce n'est que lors de la soirée de lectures «Au retour du flâneur» que les créations étaient partagées avec le public. La formule existant actuellement consiste en l'ouverture d'un blogue sur wordpress pour chacune des nouvelles flâneries. Les thèmes abordés jusqu'à maintenant ont été les suivants: les *Gares* en 2008; les *Parcs & squares* en 2009; les *Trottoirs* à partir d'octobre 2009 (jusqu'en janvier 2010); les *Dépanneurs* entre février et juin 2010; *La nuit* de juillet à novembre 2010; le *Quartier* à compter de novembre 2011 (-fév 2012); les *Centres commerciaux* en 2012; *Hochelaga* (Atelier nomade + blogue) 2014-2015; le *Matin* en 2016; la flânerie en cours porte sur le thème des *Ponts et viaducs*²⁴.

Notons pour commencer que la grande majorité des thèmes choisis concernent les espaces urbains. L'exception notable est celle des Centres commerciaux, mais il s'agissait dans la majorité des cas de l'espace péri-urbain. Comment les flâneries peuvent-elles être comprises en termes de dynamique urbaine ? D'abord, je dirais que la pratique de la flânerie vise à développer la composante territoriale de l'habiter. C'est bien ce terme que l'on retrouve sous la plume de l'écrivain-flâneur André Carpentier,

Ce *territoire* auquel je suis attaché, dont je reste solidaire, ce *territoire* que je partage avec ceux que j'appelle «les miens», je contribue, comme tous les autres, à le faire advenir. J'y contribue par un rapport poétique à la ville. [...] Tout doit donc commencer par le rétablissement d'une communication avec le *territoire*. Et en effet, le flâneur urbain, qu'il soit dériveur ou engagé dans un réseau défini, commence par faire de la ville un lieu de mouvement, un espace de dérive et de respiration.²⁵

Comme les flâneries sont axées sur le mouvement, sur la mobilité, elles privilégient en effet le territoire par rapport au lieu. Se déroulant en milieu urbain et entretenant un rapport privilégié

avec l'écriture, comme on le verra plus loin, elles s'inscrivent dans la lignée d'une tradition littéraire remontant au 19^e siècle, dont Baudelaire est l'un des représentants les plus célèbres. C'est en effet à cette époque que la ville devient l'espace privilégié pour les déambulations: «Ainsi le grand espace urbain remplace-t-il, pour le rêveur marcheur du XIX^e, la nature ²⁶».

Si les flâneries se définissent comme des parcours à travers un milieu urbain, elles visent le plus souvent à l'élargissement du territoire, voire à l'appropriation d'un territoire. Par exemple, la grande majorité des participants à l'atelier des ruelles ne connaissaient pas vraiment ces lieux de passage, d'autant plus que les quartiers choisis pour chacune des équipes étaient peu connus des participants (le quartier Parc-Extension par exemple). André Carpentier venait de passer les cinq années précédentes à flâner dans les ruelles pour écrire son livre, *Ruelles, jours ouvrables*, il en avait fait son territoire et nous avait invité à le parcourir – en partie du moins. La même chose s'est reproduite en 2014-2015, à l'échelle d'un quartier cette fois, dans le cadre de l'atelier Hochelaga imaginaire. Ceux qui sont allés déambuler dans Hochelaga n'étaient pas tous des habitants du quartier, loin de là; pour certains, il s'agissait d'un quartier habité durant l'enfance, ou durant une courte période de leur vie, pour d'autres il s'agissait de franchir un «horizon d'altérité», de s'ouvrir au méconnu; alors que pour l'initiateur de l'atelier, Benoit Bordeleau, c'était un territoire connu, habité depuis plusieurs années sous le mode de la flânerie et ayant même fait l'objet d'une thèse en études littéraires.

La flânerie consiste à développer au maximum la composante territoriale, à faire de l'espace public de la rue, de la ruelle, du trottoir, du dépanneur, de la gare, du parc, du terrain vague, etc., un *espace d'habitation*, ainsi que le mentionne Alain Montandon dans sa *Sociopoétique de la promenade*:

Le flâneur, s'il continue d'herboriser sur le bitume, pour reprendre la belle expression de Walter Benjamin, à la différence du promeneur qui différencie nettement entre le lieu habité et le lieu traversé, hésite: il n'est ni dedans ni dehors et la flânerie revêt la forme inconsciente d'un lieu d'existence. La flânerie est l'esquisse d'une appropriation qui ne s'avoue pas comme telle. Le flâneur est à la fois animé par la curiosité et l'indifférence, parce qu'il attend que les choses lui parlent (et dans leur étrangeté familière lui parlent de lui), mais dans le détachement de quelqu'un qui ne fait que passer. Homme d'aucun lieu et de tous les lieux, *le flâneur transforme la rue en espace d'habitation*²⁷

Quelle relation s'établit entre le lieu habité et le territoire lors de la flânerie? Observons pour commencer le flâneur «invétéré» si on me permet ce qualificatif, non pas celui qui est invité à venir sur le territoire de quelqu'un d'autre, mais celui qui a ses habitudes bien ancrées dans son propre territoire. La première remarque (qui va de soi) tient dans le fait que le rapport entre le lieu et le territoire est fondé sur l'intimité et non sur l'altérité comme dans le cas des voyages, ou sur la proximité, comme dans le cas des déambulations dans un lieu sensiblement différent, comme la banlieue par exemple. Dans son livre intitulé *Zone indécise. Périphéries urbaines et voyage de proximité dans la littérature contemporaine*, Filippo Zanghi s'est intéressé à certains auteurs comme Jacques Réda, Jean Rolin, Philippe Vasset, François Bon, etc., qui sont allés déambuler en périphérie de la ville de Paris. Il montre bien que, même si les écrivains décrivent le quotidien urbain, les récits possèdent plusieurs points communs avec le récit de voyage:

Tous les écrivains sont des explorateurs du quotidien urbain. Ils sont des voyageurs de proximité, des voyageurs de l'évident, de la banalité ou de 'l'infra-ordinaire' perecquien. Leur démarche permet d'instituer avec l'espace urbain une *relation d'altérité*²⁸.

Il propose de reprendre l'expression forgée par Frédéric Martin-Achard pour qualifier ces récits de «voyage péri-urbain», un sous-genre du récit de voyage. Le territoire qu'ils arpentent se situe pour eux, qui habitent la capitale, au-delà d'un horizon d'altérité, il s'agit de s'immerger dans un lieu méconnu, dans la banlieue (qui désignait à l'origine l'espace d'une lieue autour de la ville).

Malgré tout, ces deux formes de flâneries se rejoignent dans l'attention accrue portée à l'espace environnant :

Flâneur, voyeur ? L'œil est aux aguets, happé par le tourbillon de la multiplicité, de l'hétérogénéité, du fragmentaire. Le regard se disperse, se fait panoramique, cède au désir d'investigation de la réalité nouvelle dont il 'cueille' les miettes éparées. Une sémiologie [...] se met en place : physiologies, physiognomies de l'espace urbain.²⁹

Si l'œil joue un rôle primordial, il ne faudrait pas pour autant occulter les autres sens. On a tendance à survaloriser la sensation visuelle de manière générale dans la culture

occidentale. Il est en effet possible de faire une «lecture augmentée» de la ville, pour reprendre les termes utilisés pour qualifier certaines promenades développées par des artistes et axées sur un seul sens, comme le sens auditif ou le sens olfactif dans le cas de l'Hodoroga de Yannick Guéguen³⁰. La flânerie a pour effet d'intensifier la relation intime avec l'espace environnant en se déplaçant, en observant le quotidien, en écoutant, en maintenant tous ses sens ouverts, en prenant des notes, en dessinant ou en photographiant, etc.

La flânerie géopoétique se distingue d'un autre type de flânerie, dans laquelle l'attention flottante aux scènes de la rue laisse libre cours à l'imagination:

Le flâneur n'est pas seulement l'anecdotier, le chroniqueur, le journaliste (auquel Walter Benjamin a pu le comparer), c'est avant tout un rêveur. Si son regard pénètre maints détails, si son esprit examine avec acuité l'indice particulier, il se laisse avant tout porter par le flux mouvant des scènes de la rue. Attention flottante, disions-nous, qui prédispose au libre essor de l'imagination.³¹

En plus d'être un rêveur qui ne se lasse pas d'imaginer toutes sortes de choses à partir des propos ou des gestes saisis sur le vif, le flâneur géopoéticien ne se contente pas de rester à la surface des choses. Après l'expérience sensorielle, il se laisse porter par «la vague», il entre «dans le vague³²» de manière intellectuelle: il cherche à s'appropriier les savoirs, à mettre à jour des pans de la mémoire du lieu, à la fois individuelle et collective, ceci dans le but de mieux comprendre les différentes strates du lieu. Pour prendre un exemple, la conférence de Pierre Monette sur les ruisseaux souterrains dans le quartier Hochelaga a amené Julien Bourbeau, l'un des participants à l'atelier, sur la piste d'un vieux ruisseau disparu, dont les indices se manifestent à travers les cartes, ou à travers la présence de l'eau, qui ressurgit lors des inondations, comme si la mémoire de l'eau n'était jamais très loin de la surface:

Chercher la piste ou les traces fantasques d'un vieux ruisseau disparu qui ne coule plus qu'en ces temps immémoriaux et dont seuls de vieux plans nous racontent encore la splendeur de ses courbes ou la mémoire de ses méandres.

Du flâneur au sourcier, s'imaginer descendre en spirale vers le fleuve à travers un quartier affairé, ou tenter une remontée hasardeuse dans une ruelle inondée.³³

Comme on le remarque dans cette citation, le territoire s'ouvre vers un au-delà du quartier, vers le fleuve qui le borde. Tout ruisseau cherche à rejoindre un autre cours d'eau, même si cela se fait de manière souterraine, tout fleuve se dirige vers la mer. La flânerie intègre à sa manière la troisième composante de l'habiter, à savoir la composante mondiale.

Dans quelle mesure la flânerie nous ouvre-t-elle au monde? Cette composante n'est pas présente dans toutes les flâneries, même si on la devine parfois. Par exemple, dans le «parcours sauvage» de Chloë Rolland à Hochelaga, la prise de conscience des frontières amène à entrevoir un horizon d'altérité:

Le port est un espace interdit. Je roule, impossible de m'arrêter. La rue Notre-Dame est une voie de contournement pour éviter les lumières et les prostituées maganées de Ste-Cath, les lumières et les commerces barricadés d'Ontario, les lumières et les lumières d'Hochelaga.

Je reviendrai à pied pointer mon appareil vers les formes et les couleurs, mais il y a là, dans le parcours sauvage que je fais, une vision du quartier qui m'importe: la frontière. Le quartier et le port se font dos et s'ignorent, scindés par le trafic incessant, à toutes les heures de la journée, de la nuit.

Je vois le ciel maintenant, même que je ne vois que ça.³⁴

Ici, la frontière ferme le quartier au lieu de l'ouvrir sur le monde. Comme le port condamne l'accès au fleuve, le regard prend de la hauteur. Bloqué face à l'impasse horizontale, il se tourne vers un espace libre d'obstacle, vers l'espace céleste. C'est dans l'axe vertical que se trouve la seule ouverture possible. Ailleurs, ce sont les éléments qui ouvrent l'horizon du monde, comme dans cette flânerie du matin de Xavier Martel:

Après quelques heures passées assis, je règle l'addition et m'échappe au dehors. La neige a recommencé de tomber. Sur le trottoir, j'avance en redressant l'échine. Je goûte la sensation rare d'être lié à tout: ciel, eau, froid, pieds, béton, terre.

C'est si bon de marcher.³⁵

La sensation de monde, si importante en géopoétique, se manifeste à travers le geste de marcher, l'impression d'être relié à l'espace environnant par les pieds, par les sensations de froid, par l'intimité avec le matériau urbain par excellence, le béton, et les substances élémentaires que sont le ciel, l'eau, la terre.

La carte d'identité et la signature géographique

Si l'on conçoit l'identité en termes de parcours plutôt que de manière verticale, plutôt qu'en fonction de racines et d'arbres généalogiques, alors la dynamique entre le lieu, le territoire et le monde prend l'allure d'une carte géographique d'identité. Celle-ci «permet de rendre compte de la relation que chaque habitant établit, tout au long de sa vie, et sans doute aussi avec des évolutions, entre immobilités et mobilités, entre les lieux structurants d'une vie et sa 'ligne d'orientation', s'il n'y en a qu'une, [...] qui les articule, en territoire notamment.³⁶» Ce que l'on peut expliquer également grâce à la notion d'ancrage: un endroit peut être un lieu d'ancrage à un moment donné, mais il est toujours possible de déplacer l'ancre et de s'installer ailleurs; le territoire se dessine à même le cheminement entre les lieux d'ancrage, l'identité évolue au gré des pérégrinations, elle se nourrit des paysages et des cultures, chacune de ses composantes se renforce ou s'atrophie selon le rythme avec lequel les territoires sont arpentés³⁷. Dès que la carte géographique d'identité dépasse les frontières d'un pays, la composante mondiale de l'habiter prend nécessairement de l'importance. Pas seulement parce qu'un horizon d'exploration a été franchi, mais aussi parce que dans sa traversée des cultures et des territoires le sujet a fini par habiter la frontière, par devenir lui-même un «être des frontières» pour reprendre l'expression d'Amin Maalouf³⁸. La dynamique de l'habiter se décline différemment selon chaque individu: certains privilégient l'emplacement au déplacement, d'autres mettent tous leurs efforts dans l'appropriation d'un territoire en particulier; d'autres encore ne conçoivent pas la vie sans horizon d'exploration, qu'il soit géographique ou intellectuel – c'est mon cas, comme c'est aussi le cas de tous ceux qui sont engagés dans une démarche géopoétique. Comme l'écrit Lazzarotti, «la place de chaque habitant est cette combinaison singulière d'une immobilité singulière de chaque *emplacement* et des singulières mobilités de chaque *déplacement*.³⁹»

Les flâneries ne sont pas uniquement des déplacements qui permettent d'agrandir un territoire, elles laissent des traces mémorielles, visuelles, écrites, numériques. Elles forment ce que l'on peut appeler une signature géographique: «expression géo-graphique propre de soi, les graphes de passage de chaque homme, désormais 'géo-graphe' sur la

terre, montrent sa place dans le monde.⁴⁰» Observons par exemple cet extrait d'un texte de Philippe Archambault produit dans le cadre du Retour du flâneur sur le thème de la nuit:

Un arbre avec du vent dans les feuilles, posté au coin de la rue, me fait signe d'approcher. Il m'invite au parc, que la nuit a transformé en manège pour les sens. Imaginez un tableau d'ombres dansantes et immobiles, où le noir et l'orange se disputent les surfaces et les contours, où l'eau des bassins ruisselle et cascade furtivement dans la pénombre, où la senteur de la terre humide se mêle à celle du tabac brûlant, où les sentiers pierreux débouchent sur le lit aquatique de la pelouse, et puis imaginez un homme dans ce même tableau, un point de fuite qui rassemble et disperse tout à la fois. La beauté phénoménale des lieux m'extasie, me déporte hors de moi-même. Mais c'est une brève extase. Déjà je suis en train de réfléchir, de transfigurer, de jeter des mots sur les choses. Peu à peu le parc disparaît, devient poème, récit, métaphore de l'expérience. Voilà, c'est fait. Je débarque du manège, un peu étourdi, et regagne le pavé.⁴¹

Comme on le voit bien dans cette citation, la flânerie nocturne se transmue en écriture: l'extase conduit à la transfiguration, le parc devient poème, le parcours prend forme dans un récit. C'est le rapport à l'écriture qui s'impose de lui-même, alors que le corps s'est absenté («un peu étourdi») avant de retrouver son aplomb («je regagne le pavé»). La signature géographique construit un espace à habiter le temps de l'écriture, elle prolonge l'expérience en lui donnant un empan que la réalité n'a pas forcément atteint, elle lui offre une autre dimension temporelle, grâce aux mots qui s'échappent hors du moment présent. Les «graphes», en prenant forme sur la page ou sur le blogue, élaborent du même coup un terrain commun, ils contribuent à bâtir un espace à partager avec les autres flâneurs. Dès lors, le parc n'est plus un simple «espace d'habitation» pour le flâneur, mais un espace de «co-habitation»: lire les textes des autres flâneurs sur la toile implique de s'inscrire dans un réseau déjà formé, du moins en partie, un réseau en train de se développer, de s'orienter dans toutes les directions. Les textes, les dessins et les photographies sont autant d'espaces à habiter.

À la fin de son essai sur la condition géographique, Olivier Lazzarotti élargit son questionnement à l'ensemble des espaces, tant matériels qu'immatériels. La manière dont nous habitons l'espace géographique serait fondatrice dans la mesure où l'on retrouverait les mêmes principes à l'œuvre dans la manière d'habiter l'espace littéraire, entre autres:

[...] il faut alors envisager l'hypothèse selon laquelle l'espace habité géographique, comme écriture géographique, les textes littéraires, comme écriture alphabétique, les partitions, comme écriture musicale et les peintures, comme écriture picturale, etc. seraient structurés selon des principes communs que nous avons décrits comme lieux et territoires à propos de l'espace habité géographique, mais qui sont aussi ceux que l'on retrouve, dans des formulations spécifiques, dans tous les types de langages humains. Cela fait de l'espace habité géographique un type d'espace habité parmi d'autres et fonde l'hypothèse qui fait de toute activité humaine une activité de production d'espace habité qui, dès lors, peut bien n'être pas matérielle.⁴²

La dynamique spatiale observée plus tôt entre lieu, territoire et monde peut donc être vue comme un processus qui affecte autant les écrivains que les lecteurs dans leur construction de l'espace du texte. Ceci rejoint la réflexion sur le territoire de Bertrand Gervais, qui propose dans son article «Géopoétique des lignes brisées: musements, chants de pistes et labyrinthes hypermédiatiques », de poursuivre l'idée de Bruce Chatwin consistant à dire que «la littérature, que toute création artistique, ne sont qu'un subtil chant de pistes, la production d'itinéraires chantés ou racontés qui expliquent qui nous sommes et d'où nous venons, qui nous inscrivent dans un territoire (culturel et géographique), qui nous y lient et qui, en même temps, l'actualisent.⁴³» Si les chants des pistes peuvent être considérés comme autant de lignes balisant un territoire, mais aussi comme cet élément qui permet de garder la terre en vie, et la communauté soudée, on peut dire en effet que les fragments et les récits de flânerie, de même que les photos ou les œuvres diverses qui émanent des participants aux activités «Au retour du flâneur», inventent de nouvelles pistes en sillonnant le territoire; ils ne le font pas en actualisant un récit mythique et en reconnaissant dans le paysage des traits profondément ancrés dans la mémoire collective, au point d'y avoir une place singulière, mais en partageant une certaine appréhension du quotidien, commun à tous, en inventant de nouvelles pistes grâce auxquelles l'espace géographique et l'espace immatériel s'imbriquent l'un dans l'autre et s'éclairent mutuellement. Suivre la piste du ruisseau ne peut se faire qu'à partir des cartes et des mots, mais une fois qu'on la connaît, on est capable de parcourir l'espace différemment, d'aiguiser sa sensibilité et de développer ses facultés de géographe au point de pouvoir capter cette présence aquatique tapie dans les profondeurs, au-delà du visible.

Loin d'être détaché du monde de l'expérience, le texte littéraire apparaît en continuité avec l'espace géographique, comme l'un de ces espaces que l'on habite: «Les hommes habitent, de fait, les places qu'ils produisent et pas seulement les espaces habités géographiques. Ils habitent aussi bien les espaces habités inventés par leurs mots, par leurs figures ou par leurs partitions.⁴⁴» De la flânerie au fragment qui campe un paysage urbain ou qui raconte une anecdote dans ce qui se présente comme un « récit de flânerie », aussi bref soit-il, de la lecture du blogue à l'écriture d'un billet, la dynamique de l'habiter s'effectue grâce une série de relances, elle ne cesse d'imprimer du mouvement, à la fois en immergeant les flâneurs dans des espaces faits de mots et d'images et en les renvoyant sur le terrain. Un mouvement qui ne s'arrête qu'au moment où on décide de l'arrêter, à l'instar de la sémiologie. Habiter la ville en y déployant son territoire, habiter le texte en distillant ses émotions, ses sensations, ses savoirs, sa mémoire : un même mouvement va de l'espace habité géographique à l'espace habité par l'écriture ou la lecture, de l'un à l'autre le lien à la terre s'intensifie. La signature géographique n'est pas le fait d'un individu isolé dans le cas de la géopoétique. Si elle indique sa place dans le monde, sa manière tout à fait singulière de l'habiter, elle invite aussi à une co-habitation basée sur le partage, une co-habitation dans laquelle les énergies se stimulent les unes au contact des autres, et qui finissent par circuler aux quatre vents.

Bibliographie

- Amar, Georges, *Homo mobilis. Le nouvel âge de la mobilité*, Paris, Éditions FYP, 2010.
- Amar, Georges, Rachel Bouvet et Jean-Paul Loubes, dir., *Ville et géopoétique*, Paris, L'Harmattan, 2016, 229 p.
- Bernd, Zila, dir., *Dicionario das mobilidades culturais: percursos americanos*, Porto Alegre (Brésil), Literalis, 2010.
- Berque, Augustin, Alessia de Biase et Philippe Bonnin, dir., *L'habiter dans sa poésie première* (Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, Paris, Éditions Donner lieu, 2008.
- Bouvet, Rachel, *Vers une approche géopoétique: lectures de Kenneth White, Victor Segalen et J.M.G. Le Clézio*, Québec, P.U.Q., mai 2015.
- Carpentier, André, «La marche flâneuse en milieu urbain : une démarche géopoétique?», dans Georges Amar, Rachel Bouvet et Jean-Paul Loubes, dir., *Ville et géopoétique*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 161-171.

Dardel, Éric, *L'homme et la terre*, Paris, PUF, 1952,

Gervais, Bertrand, «Géopoétique des lignes brisées: musements, chants de pistes et labyrinthes hypermédiatiques», *Formes poétiques contemporaines*, SUNY Buffalo, 2014, no 11, p. 31-48. En ligne sur <http://hochelagaimaginaire.ca>

Benoit Bordeleau, Bertrand Gervais et Hector Ruiz, dir., *Hochelaga imaginaire*, Montréal, La Traversée – Atelier québécois de géopoétique, coll. «Carnets de navigation», no 15, 2017.

Heidegger, Martin, « Bâtir, habiter, penser », *Essais et conférences*, trad. A. Préau, Paris, Gallimard, 1958.

Lazarotti, Olivier, *Habiter, la condition géographique*, Paris, Belin, 2006, 288 p.

Maalouf, Amin, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.

Montandon, Alain, *Sociopoétique de la promenade*, Clermont-Ferrand, Presses de l'Université Blaise-Pascal, coll. «Littératures», 2000.

Radkowski, Georges-Hubert de, *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*, Paris, PUF, 2004.

Roux, Michel, *Inventer un nouvel art d'habiter. Le ré-enchantement de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 2002.

Stock, Mathis, «L'habiter comme pratique des lieux géographiques», *EspacesTemps.net* (Revue interdisciplinaire de sciences sociales), 2004, en ligne. <http://www.espacestems.net/document1138.html>

Turcotte, Virginie, Carpentier, André et Bouvet, Rachel, dir., *Coueurs de ruelles*, Montréal, La Traversée-Atelier québécois de géopoétique, coll. «Carnets de navigation», no 3, août 2006. En ligne : <http://fr.calameo.com/books/00449629885675a888a82>

White, Kenneth, *Une stratégie paradoxale. Essais de résistance culturelle*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1998.

Zanghi, Filippo, *Zone indécese. Périphéries urbaines et voyage de proximité dans la littérature contemporaine*, Villeneuve d'Asq, Presses Universitaires du Septentrion, 2014.

Sites web

<https://latraverseegeopoetique.wordpress.com>

<https://auretourduflaneur.wordpress.com>

<http://hochelagaimaginaire.ca>

Notes

¹ Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, Canada. bouvet.rachel@bell.net

² Cnrtl.fr

³ Martin Heidegger, « Bâtir, habiter, penser », *Essais et conférences*, trad. A. Préau, Paris, Gallimard, 1958.

- ⁴ Georges-Hubert de Radkowski, *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*, Paris, PUF, 2004.
- ⁵ Georges Amar, *Homo mobilis. Le nouvel âge de la mobilité*, Paris, Éditions FYP, 2010.
- ⁶ Augustin Berque, Alessia de Biase et Philippe Bonnin, dir., *L'habiter dans sa poésie première*, op. cit.
- ⁷ Zila Bernd, dir., *Dicionario das mobilidades culturais: percursos americanos*, Porto Alegre (Brésil), Lateralis, 2010.
- ⁸ Michel Roux, *Inventer un nouvel art d'habiter. Le ré-enchantement de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- ⁹ Mathis Stock, «L'habiter comme pratique des lieux géographiques», *EspacesTemps.net* (Revue interdisciplinaire de sciences sociales), 2004, en ligne. <http://www.espacestemp.net/document1138.html> L'auteur souligne.
- ¹⁰ *Ibid.*
- ¹¹ Olivier Lazzarotti, *Habiter, la condition géographique*, Paris, Belin, 2006, p. 192.
- ¹² *Ibid.*, p. 45, l'auteur souligne.
- ¹³ *Ibid.*, p. 64.
- ¹⁴ Éric Dardel, *L'homme et la terre*, Paris, PUF, 1952, p. 42.
- ¹⁵ Lazzarotti, op. cit., p. 114.
- ¹⁶ *Ibid.*, p. 115.
- ¹⁷ *Ibid.*, p. 119.
- ¹⁸ *Ibid.*, p. 193.
- ¹⁹ *Ibid.*, p. 192, l'auteur souligne.
- ²⁰ La dernière conférence-discussion a eu lieu en 2011. Une autre activité lui a succédé à partir de 2015 : le cycle de Cafés géopoétiques.
- ²¹ Voir le carnet qui a été publié suite à ces flâneries : Virginie Turcotte, André Carpentier et Rachel Bouvet, dir., *Coureurs de ruelles*, Montréal, La Traversée-Atelier québécois de géopoétique, coll. « Carnets de navigation », no 3, août 2006. En ligne : <http://fr.calameo.com/books/00449629885675a888a82>
- ²² Site web de La Traversée : <https://latraverseegeopoetique.wordpress.com/retour-du-flaneur/>
- ²³ <http://hochelagaimaginaire.ca>
- ²⁴ Voir le site web de La Traversée pour la liste des blogues des flâneries.
- ²⁵ André Carpentier, « La marche flâneuse en milieu urbain : une démarche géopoétique ? », dans Georges Amar, Rachel Bouvet et Jean-Paul Loubes, dir., *Ville et géopoétique*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 168-9, je souligne.
- ²⁶ Alain Montandon, *Sociopoétique de la promenade*, Clermont-Ferrand, Presses de l'Université Blaise-Pascal, coll. « Littératures », 2000, p. 146.
- ²⁷ *Ibid.*, p. 149, je souligne.
- ²⁸ Filippo Zanghi, *Zone indécise. Périphéries urbaines et voyage de proximité dans la littérature contemporaine*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2014, p. 66-7.
- ²⁹ Montandon, op. cit., p. 154.
- ³⁰ Yannick Guéguen, «Hodoraga», dans Benoit Bordeleau, Bertrand Gervais et Hector Ruiz, dir., *Hochelaga imaginaire*, Montréal, La Traversée – Atelier québécois de géopoétique, coll. « Carnets de navigation », no 15, 2017, p. 55-56.
- ³¹ Montandon, op. cit., p. 160.
- ³² Kenneth White, *Une stratégie paradoxale. Essais de résistance culturelle*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1998, p. 146-7.
- ³³ Julien Bourbeau, «Sur les traces du ruisseau Migeon», en ligne : <http://hochelagaimaginaire.ca>
- ³⁴ Chloë Rolland, « Parcours sauvage », en ligne : <http://hochelagaimaginaire.ca>
- ³⁵ Xavier Martel, « matin. Mile-End, 6 février 2017 », en ligne : <https://auretourdulaneur.wordpress.com>
- ³⁶ Lazzarotti, op. cit., p. 222.
- ³⁷ À propos du lieu d'ancrage, voir mon essai *Vers une approche géopoétique: lectures de Kenneth White, Victor Segalen et J.M.G. Le Clézio*, Québec, PUQ, 2015.
- ³⁸ Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.
- ³⁹ Lazzarotti, op. cit., p. 102, l'auteur souligne.
- ⁴⁰ *Ibid.*, p. 226.
- ⁴¹ Philippe Archambault, « La nuit, terre d'exil », en ligne : <https://latraverseegeopoetique.wordpress.com/retour-du-flaneur/la-nuit/la-nuit-terre-dexil/>
- ⁴² Lazzarotti, op. cit., p. 261.
- ⁴³ Bertrand Gervais, «Géopoétique des lignes brisées: musements, chants de pistes et labyrinthes hypermédiatiques», *Formes poétiques contemporaines*, SUNY Buffalo, 2014, no 11, p. 31-48. En ligne sur <http://hochelagaimaginaire.ca/sites/hochelaga-dev.aegirt2.uqam.ca/files/bg3-fpc-ligne-thomas.pdf>, p. 6-7. Consulté le 5 mai 2017.
- ⁴⁴ Lazzarotti, op. cit., p. 262.